L'exposition "*Faber, artifex*, artisan à Orléans" et sa plaquette éponyme sont réalisées par le service archéologique de la ville d'Orléans (conception Laurent Mazuy) avec la collaboration du Service Régional de l'Archéologie - Direction des Affaires Culturelles du Centre.

Les notices reproduites dans ce catalogue sont rédigées par le *scriptorium* du service archéologique municipal sauf "La céramique gauloise" (p. 5) par Sandrine Riquier (archéologue à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales) et "Les formes d'un atelier potier" (p. 8) et "Un commerce de bouche" (p. 9) par Sébastien Jesset (archéologue à l'A.F.A.N.). Le texte sur la canne à sucre (p. 11) est extrait de "Le mur sur la Loire" in L'enceinte du Bas-Empire, Fédération Archéologique du Loiret, Revue archéologique du Loiret - n° 19 et 20, 1994, p. 111.

Les photographies sont du service archéologique municipal, du Service Régional de l'Archéologie et de l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales.

Service archéologique de la ville d'Orléans - Tour Blanche, 13bis, rue de la Tour Neuve - Orléans - 02.38.62.70.56

Exposition de juillet à août 2000, ouvert tous les jours de 14h à 18h sauf les lundi, le 14 juillet et le 15 août

Ville d'ORLÉANS

Faber, artifex, artisan à Orléans

Faber, artifex, artisan à Orléans

La ville, siège du pouvoir politique, religieux et militaire, est également au centre d'un réseau de production et d'échange qu'elle structure, organise et domine.

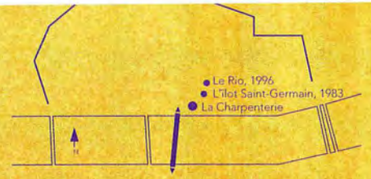
Échanges commerciaux, fabrication de produits finis ou semi-finis sont les marques du rôle économique joué par la ville. Les lieux qu'ils occupent et les circuits qu'ils empruntent obéissent à une géographie que l'on voit, au gré des découvertes archéologiques, se dessiner et se préciser au fil du temps.

Le fleuve, véritable lien économique qui tient une place prépondérante dans les voies de communication, est indispensable aux artisanats consommateurs d'eau, ateliers de potiers et tuiliers, tanneries, lavoirs...; il explique aisément leur installation sur ou à proximité des berges. D'autres artisanats paraissent rejetés en périphérie du noyau urbain. Les raisons de cette situation excentrée sont à rechercher non pas tant dans les nuisances de production, mais sans doute d'abord dans les espaces disponibles au moment de leur implantation.

Au fur et à mesure du développement de la ville et de son rôle de production et d'échange apparaissent de nouvelles catégories sociales et professionnelles. L'artisanat s'organise en métiers et des regroupements topographiques par activité s'opèrent; le nom de certaines rues en porte encore aujourd'hui témoignage.

Si l'artisanat est un lieu, une activité, un produit c'est aussi un savoir faire. La constante recherche de la rationalisation et de l'économie du geste entraîne une mécanisation de ce dernier de plus en plus élaborée. L'ère industrielle est l'étape la plus récente dans l'histoire de ce processus.

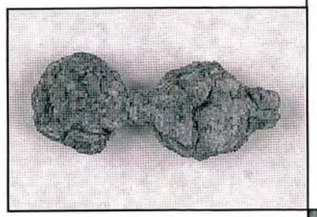
Cette vaste fosse, datée du IIe siècle avant notre ère, recevait des déchets de fonte et des scories. Elle est le plus ancien témoignage d'une activité métallurgique carnute à Orléans.



Au pays carnute

Les fouilles de la Charpenterie (1997/1999) et celles situées plus au nord sur la pente du coteau (1983) et à son sommet (1996) font apparaître un artisanat métallurgique dans ce secteur de l'agglomération gauloise. Le travail du fer est commun aux trois sites, celui du bronze n'est attesté que sur les rives du fleuve et à la fin de l'indépendance gauloise. Si pour la première activité, on ignore le type d'objets fabriqués, pour le bronze il s'agit, pour partie, de productions monétaires.
Des fours circulaires, des creusets, des fosses chargées de scories et de déchets de fonte, des caves et des habitats montrent à l'évidence la densité et la permanence dans le temps de cette activité. Les premiers éléments sont datés d'environ 150 avant notre ère, les plus récents aux alentours de 30 avant J.-C.

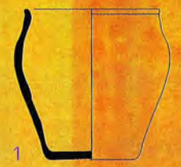
Un port est situé en contrebas et à l'est de ce "quartier". Son implantation est postérieure à la conquête romaine (58/50 avant J.-C.).



Les flans monétaires gaulois sont tout d'abord coulés en grappe, puis séparés afin d'être frappés. Ces deux spécimens ont été trouvés sur le site de la Charpenterie. Ils attestent la présence d'un atelier monétaire.

Initialement, les murs des habitations sont constitués de poteaux de bois plantés dans le sol et d'un remplissage de torchis. Ce mode de construction évolue, dans le courant du Ier siècle avant notre ère, avec l'apparition de sablières basses de fondation. Les bâtiments sont généralement semi-enterrés à une profondeur de 30 cm. Ils comprennent une à deux pièces de petites dimensions et munies parfois de plaques de foyers placées sur le sol. Ce dernier est en terre battue.

Des poteaux de bois ont laissé leurs empreintes au pied d'un quai construit au début de notre ère. L'aménagement auquel ils appartiennent servait à maintenir le quai, constitué de remblais en matériaux divers, et faciliter l'appontement des bâteaux.



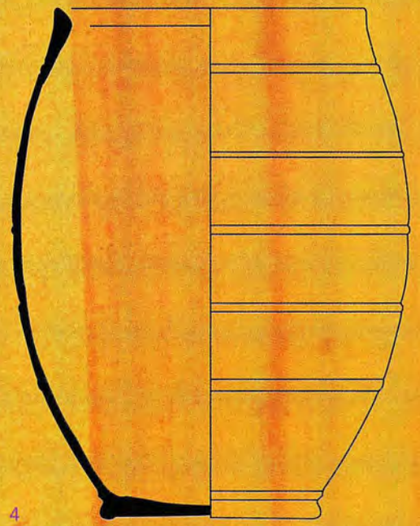
1

2

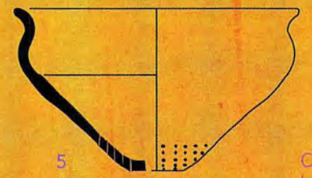
3

1 - Vase doseur, 100/60 avant J.-C.
2 - Pot à cuire, Ier siècle avant J.-C.
3 - Assiette, 130/100 avant J.-C.
Imitée des formes italiennes, cette assiette, produite à *Cenabum*, suit la mode au goût du jour dans les grandes cités gauloises : *Bibracte*, *Rodumna*, *Aulnat* ou *Avaricum*.

Dessins céramiques, échelle 1/4

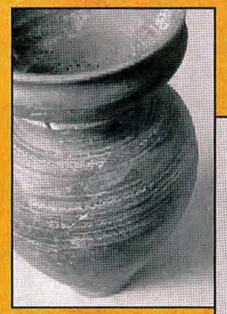


4



5

6



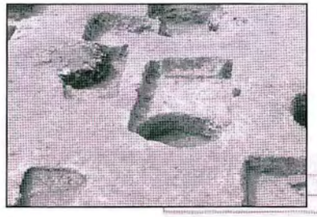
7

4 - Vase tonneau, 130/90 avant J.-C.
5/6 - Faisselle et vase à liquide, Ier siècle avant J.-C.
7 - Gobelet, 130/90 avant J.-C.
8 - Vase peint, 150/100 avant J.-C.

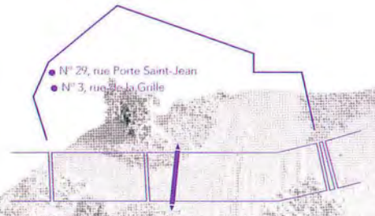
Ces formes composent le service à boisson. Les faisselles filtrent les dépôts et les aromates des boissons. Le vase tonneau servit à table peut contenir 6 l de bière ou de vin (boisson réservée à l'aristocratie). Les convives s'abreuvent dans des gobelets...

Ce lot de céramiques issu du site de la Charpenterie montre, par sa diversité et sa qualité, la parfaite maîtrise des potiers carnutes, organisés en atelier.
Les pots sont tournés ou modelés. La couleur noire, typique du Ier siècle avant J.-C., résulte du mode de cuisson. Les décors sont réalisés de façon mécanique avec une économie de gestes, qui ne nuit pas à l'élégance des motifs. Ces derniers, que l'on retrouve principalement sur les vases de présentation, peuvent être réalisés au tournage par un pincement de la pâte, comme pour les vases tonneaux, ou incisés avec un simple bâtonnet. Les décors peints plus complexes se réfèrent aux productions de la cité des Ségusiaves (région de Roanne).
L'homogénéité des formes et leur complémentarité fonctionnelle induisent la notion de service notamment pour les céramiques à liquide. En effet, le vase tonneau, forme typiquement carnute, se trouve sur la table comme récipient collectif et en format individuel.
Si l'origine de ces céramiques est locale, nous ignorons tout des officines dont elles sont issues.

8



Le fond des structures artisanales a entaillé le calcaire.
Parfois [illegible] est construit afin de consolider la paroi, lorsque celle-ci est creusée dans des remblais instables.



Aux abords de la ville

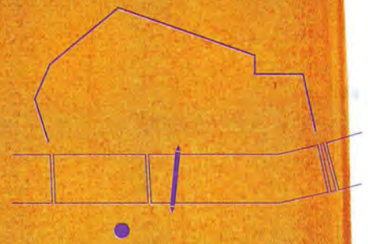
Au nord-ouest d'Orléans, deux fouilles archéologiques récentes ont livré une occupation sommaire de l'espace datée du Ier siècle après J.-C.

Des chemins perpendiculaires au fleuve organisent un parcellaire de dimensions modestes dans lequel se retrouvent, notamment sur le site rue de la Grille, des fosses dépotoirs rondes et des fosses rectangulaires. Ces dernières, d'environ 2 m par 1,20 m de côté, marquées au sol par des poteaux d'angle en bois, sont parfois munies d'un emmarchement. Elles appartiennent à des constructions semi-enterrées destinées à abriter des unités de travail, de petits ateliers, à moins qu'il ne s'agisse de resserres ou de celliers. La précarité des installations suggère un travail saisonnier. Les structures artisanales sont concentrées aux abords des chemins, les fosses dépotoirs se partagent la surface restée libre. Les fragments de vaisselle de table découverts dans leur comblement indiquent la proximité d'habitats sans doute situés le long d'un axe de communication est-ouest.

Les espaces fouillés apparaissent comme un secteur d'occupation à la périphérie de la ville antique, orienté vers plusieurs activités artisanales pratiquées en retrait de lieux d'habitation.

Des poids de métiers à tisser attestent une activité textile, des restes animaux un travail de l'os.

Le four pouvait contenir une dizaine de mètres cubes de matériaux à chaque cuisson. Le sol de la salle de chauffe a été dallé en totalité ou partiellement à neuf reprises. Il est difficile d'évaluer le rythme de ces réaménagements.



Un nombre important de constructions gallo-romaines sont réalisées avec de la brique.

Cet entrepôt et cet égout du Ier siècle après J.-C. sont situés dans la zone portuaire de la ville (actuel quartier Dessaux).

Le rempart de la ville gallo-romaine bâti sans doute durant la seconde moitié du IVe siècle a un périmètre de 2 km pour une hauteur de 10 m et une largeur de 3 m. Son édification a nécessité plus de 120 000 briques.

Briques et tuiles

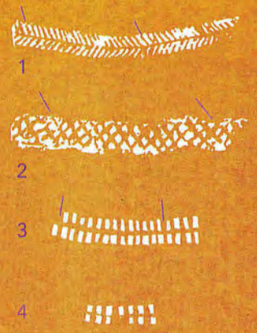
Situé sur la rive gauche de la Loire et en bord de berge, l'atelier de tuiliers et de briquetiers situé aux n° 23 et 25 de l'actuelle rue Tudelle, était installé sur une butte naturelle et en conséquence protégé des crues du fleuve.

Les trois fours observés lors de la fouille étaient placés à l'est, à l'ouest et au sud d'une fosse d'accès. Bien qu'un seul ait été fouillé, il semble que les trois furent bâtis à des périodes différentes mais selon les mêmes principes, matériaux et dimensions. Le dernier four en fonctionnement était situé à l'ouest. Deux monnaies trouvées dans son comblement permettent de donner comme terminus d'utilisation le IIIe siècle après J.-C. Le creusement d'une nouvelle fosse d'accès dans le mur sud de son alandier indique la poursuite de l'activité.

D'autres éléments de cet artisanat ont été reconnus dans les parois des tranchées de fouille. Il s'agit de cuvettes de plusieurs mètres de longueur, creusées dans le sol. Ces structures sont interprétées comme des fosses de décantation de l'argile. En effet, la fabrication de la tuile et de la brique s'opère en trois étapes :
- épuration de la matière première,
- moulage et séchage des formes,
- cuisson.

Nous ignorons la provenance de la matière première et la quantité de matériaux, tuiles, briques de sol, briques à encoche et carreaux produits par l'atelier. Nous ignorons également tout de la diffusion de sa production et de sa durée d'utilisation.
Approvisionnait-il *Cenabum* ou d'autres lieux aux alentours ? De qui dépendait cette officine ?

Vases à cuire, 800/900.
La décoration à la roulette est fréquemment utilisée par les ateliers du nord de la France.



Différents motifs à la roulette (échelle 1/2) :
1 - en chevron,
2 - en losange,
3 - en bâton,
4 - en carré.

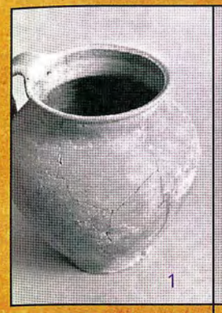
Salle de chauffe d'un des nombreux fours mis au jour sur le site de Saran.

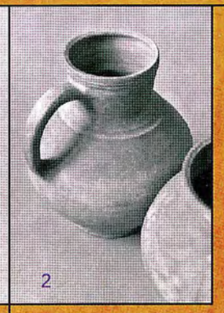
Les formes d'un atelier de potiers

Le lot céramique découvert place Isaac Jogues, provient d'ateliers situés sur l'actuelle commune de Saran. Il est constitué exclusivement de pots destinés au stockage, à la cuisson et au service de table. La standardisation qui touche l'ensemble des céramiques dès la fin du VIIIe siècle est ici évidente. Tous sont façonnés sur le modèle du vase à fond bombé, panse ronde assez haute, dépourvu de col et à bord déjeté, marqué d'une gouttière interne.
La variété des motifs du décor et leurs combinaisons donnent au produit, outre un certain particularisme proche de la signature, une notion de série ou service dont étaient peut-être conscients les contemporains.

La présence exclusive dans ce lot de formes fermées ne doit pas faire oublier qu'à la même période, sont aussi produits des mortiers ou jattes, des couvercles, des tuiles à rebord et tuiles-canal de tradition romaine.
Les potiers du IXe siècle s'orientent vers une économie raisonnée des gestes de façon à réduire le temps de façonnage et augmenter leur productivité. Ce taylorisme avant l'heure s'exprime par la réduction du répertoire des formes, la simplification morphologique et la standardisation de ces dernières. Cette situation est due à un accroissement de la demande face à des ateliers en situation de monopole et non restructurés.

L'argile en céramique...
L'artisan potier détient un savoir faire : la transformation d'une matière première en produit fini. La terre et le bois, matériaux indispensables à son travail, ne lui appartiennent pas. L'approvisionnement de son atelier dépend des droits d'extraction et de coupe qu'il obtient d'un propriétaire. À l'atelier, l'argile est lavée dans de grandes fosses puis ameublie et stockée en l'attente d'un façonnage au tour. La forme obtenue est séchée sous de vastes halles, puis décorée si nécessaire. La cuisson est réalisée dans un four construit par l'artisan. C'est la montée en température et le refroidissement de la chambre de cuisson qui assure la qualité du produit.
Les ateliers situés sur l'actuelle commune de Saran sont installés sur des formations argileuses, à la lisière de la forêt et le long d'un axe routier conduisant à Orléans. Les productions sont acheminées en ville, pour être achetées ou exportées vers les campagnes proches. Les artisans potiers vivent et meurent avec leurs familles à l'endroit même où ils travaillent.





1 - Coquemar (pot à cuire) produit dans l'Orléanais, 1375/1425.

2 - Pichet de table produit dans la région de Dourdan, 1375/1425.

3 - Poêlon et coupelles produits dans l'Orléanais, 1375/1425.
Les coupelles aux dimensions variables étaient utilisées comme un emballage, une écuelle ou un luminion.

Un commerce de bouche

La maison à l'angle de la rue Croche-Meffroy et de la rue de la Charpenterie (quartier éponyme) accueillait à la fin du XIVe et au début du XVe siècle un commerce de bouche du type taverne...
La fouille entreprise en 1997, n'a livré de cet établissement que le puits. Le comblement de ce dernier contenait un ensemble de céramiques d'environ 320 individus : pichets, cruche, coupelles, poêlons et coquemars.

En cuisine...
Les anciens livres de recettes et l'iconographie médiévale nous apportent des renseignements précieux sur les us et coutumes des cuisines. Ainsi, à la lecture de ces documents, on apprend la place que tiennent les pots en terre, appréciés pour le goût qu'ils procurent aux aliments et à la boisson. Il est préconisé d'employer un même pot pour une même recette. Un poisson ne sera pas préparé dans un pot à viande.
La faible résistance physique de l'argile au feu confère aux pots en terre une utilisation restreinte à ce qui est appelé "le petit feu". Il s'agit donc, la plupart du temps, de récipients conçus pour réchauffer ou faire mijoter au coin de l'âtre. La cuisson directe à la flamme ou sur les braises est réalisée dans des marmites en métal souvent suspendues à la crémaillère de la cheminée.

En salle...
Les plats étaient apportés à table dans les poêlons et distribués aux convives en parts individuelles sur d'épaisses tranches de pain nommées tranchoirs ou versés dans des coupelles.
Le couteau n'était pas fourni par l'auberge, chaque personne en portant un sur elle. Les cuillères étaient en bois comme une partie des coupelles et des bols. Ils sont par conséquent absents, la plupart du temps, des découvertes archéologiques, car putrécibles dans la terre, tout comme les ustensiles en métal qui étaient revendus au poids.
Le vin, la bière et l'eau étaient conservés et stockés dans des cruches en terre et servis à table dans des pichets. Il est probable que les récipients n'excédant pas un demi-litre de contenance étaient directement utilisés comme vases à boire.

Les métiers du cuir

La porte Bannier, mise au jour lors de la fouille de la place du Martroi (1986), fait partie de l'enceinte qui protège la ville durant la guerre de Cent Ans et notamment pendant le siège de 1428/1429.

C'est au fond des fossés de la basse-cour et du système défensif avancé (barrière) que furent découverts, dans des niveaux de tourbe, des cuirs : chaussures complètes, fragments de semelles, doublures, trépointes, chutes en tout genre et larges bandes portant des marques de découpe. Cet important volume indique, sans doute, la présence à proximité de plusieurs ateliers d'artisans du type bourrelier ou sellier et cordonnier, notamment des sueurs et des savetonniers.
Le sueur utilise des qualités et des natures de cuir différents dans la réalisation de ses chaussures (chèvre, mouton, veau, bœuf...), le savetonnier du mouton épais. L'analyse des chutes retrouvées montre une utilisation optimale des peaux pour des raisons économiques.

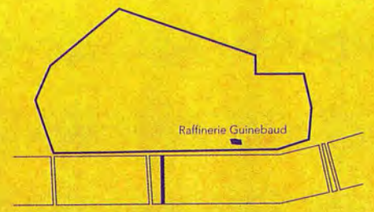
Nos chaussures sont en majorité du modèle nommé à la poulaine. Ce dernier, introduit en France au milieu du XIVe siècle, est porté aussi bien par les hommes que par les femmes et les enfants. L'apogée de cette mode est située dans les années 1460-1470. Les 200 chaussures découvertes, principalement des petites pointures, ont été jetées après une utilisation maximale ponctuée de réparations et de consolidations.

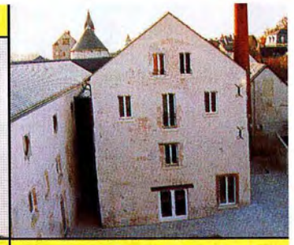
De la peau au cuir
Le tannage était réalisé exclusivement dans des quartiers situés en bord de Loire car l'activité, malodorante, nécessite une importante quantité d'eau pour le trempage et également pour le lavage des bacs après leur vidange. Ces derniers, de dimensions variables, étaient creusés dans le sol et maçonnés. Ils accueillaient les peaux qui, avant d'être lavées puis séchées, trempaient de un à trois ans selon la qualité désirée. Le cuir était ensuite dirigé vers la Halle du même nom, située dans le quartier du Châtelet, où s'approvisionnaient les poigneurs d'alènes (135 maîtrises en 1420). Ce corps de métier regroupait tous ceux qui utilisaient l'alène : les orenniers (fabricants de freins), les selliers, les bourreliers, les cordonniers et savetiers...

Cette photographie présente le pont dormant de la porte Bannier vu du fossé.

1 - Une chaussure d'enfant
2 - Une chaussure d'adulte

Cuves (couleur orange) pour le trempage des peaux.





Le sucre de canne

"Le sucre des Iles arrivait sous forme brute à Nantes, et remontait jusqu'à Orléans où se développe en un siècle une industrie sucrière importante. Si la matière première, le sucre, remonte le fleuve, le combustible, sous forme de charbon de terre, descend depuis la haute Loire. La production est de qualité, "le plus beau sucre du royaume", et vendue aux trois quarts sur Paris.

Une première raffinerie est connue en 1653. On en dénombre trois au début du XVIIe siècle. En 1786 "... On compte à Orléans vingt-trois raffineries... Elles occupent plus de 600 ouvriers dans l'intérieur de leurs fabriques... On peut porter à 700 le nombre des bateliers déchargeurs tant des sucres que des charbons et autres provisions... en ajoutant ensuite les ouvriers employés dans les papeteries, les poteries, corderies et autres états à qui l'activité des raffineries procure de l'ouvrage et fournit la substance journalière, on peut compter au moins 1 400 personnes qui ne vivent que du travail dépendant entièrement de ce commerce"...
En 1793 Orléans fournissait de 160 000 à 170 000 quintaux de sucre raffiné, soit de 16 000 à 17 000 tonnes.

Cette industrie, fortement diminuée par l'indépendance de Saint-Domingue et le blocus continental, disparaîtra peu à peu au cours du XIXe siècle."

Orléans produit et exporte une importante quantité de céramiques de raffinage. Nombre de ces formes ont été réutilisées après l'extinction de l'industrie sucrière comme haut de cheminée.

La canne était broyée dans des sucreries situées sur les lieux de récolte puis acheminée en métropole pour être raffinée.
Cette opération consiste en l'affinage, le filtrage, la cristallisation et le façonnage du sucre. Le conditionnement de ce dernier nécessitait d'importants espaces.
Les bâtiments de la raffinerie Guinebaud accueillent aujourd'hui une résidence et un restaurant universitaires.